

Texte réalisé sur la consigne « la nuit d'après... »

Je recompose en fixant le plafond ces trois minutes fulgurantes qui m'ont fait entrer dans la lumière. L'étouffement de l'instant juste avant d'entrer, les bruits de la salle, les mains qui tremblent, la certitude de me jeter dans le vide. Le premier regard, qui attrape quelques visages au hasard dans la forêt des têtes et s'y accroche. La tension incroyable des membres, enserrés dans de petits gestes infirmes, le sourire qui grimace, le pas qui veut chalouper et échoue en raides enjambées qui mangent la scène d'un bout à l'autre, le raté des effets à peine esquissés, les mimiques charmantes qu'on avait répétées et qu'on n'a pas osées.

Cependant, une chaleur merveilleuse ne me quitte pas. L'excitation joyeuse d'y être allé, d'avoir été applaudi, même par un public attendri et complice de cette première fois. Dans mon fourreau noir, sur mes talons rouges vernis pointure 43, j'ai conquis une liberté qui me déborde, qui va se répandre dans des outrances incroyables, dans des achats démesurés, des accumulations de chaussures et de maquillage, de boucles d'oreilles clinquantes et de fausses fourrures, toute une boulimie de vivre. Je reconquiers, dans cette impatience, l'agitation bienheureuse de mon enfance lorsque j'ouvrais la malle de ma grand-mère, meuble à l'abondance magique rendu inépuisable puisqu'on me permettait d'y fouiller.

Cette nuit, Gilbert est devenu Gigi, La Gigi.

S.H.